

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

21 NOVEMBRE 2013 n° 58

UN RISQUE A COURIR



# Nous sommes tous des misanthropes

1. C'était un matin. Un matin de janvier. Quand l'hiver mord encore à pleine dent dans le Piémont. La place est vide. Il est tôt. La lumière métallique du soleil d'hiver frappe pourtant déjà les façades de la place. La statue de Carlo Alberto émerge mollement de la nuit qui recule.

La monture de métal courbe doucement l'échine pour recevoir les premiers grains de la lumière qui croît. Il avance. Égaré.

Hagard.

Comme au sortir d'une mauvaise nuit – d'une nuit taraudée de pensées qui vous gênent. Il avance sur la place vide parmi les grains de la lumière qui croît. Il est tôt – nous sommes le 3 janvier 1889. Et sur cette grande place vide où le cheval s'ébroue, l'homme endolori par des rêves épais remarque au loin une scène : derrière la statue, celle du cheval qui dort, se trouve une autre bête. Maigre carne cette fois. Pauvre chair efflanquée. Avec ses courbes creuses. Il s'avance dans l'immense place vide où déjà se profile la scène. Écrasé par la torpeur de l'immensité en lui. Écrasé par cet excès dont il enfante chaque jour. Écrasé par l'accablante joie qui s'épuise en dansant. Il s'avance lentement. Frôle Carlo Alberto. Sur son cheval dressé. Et s'arrête.

Devant lui un homme petit, sec, empêtré dans des fripes grossières

Pauvre et sans le sous

Frappe un cheval qui ploie sous le poids mort d'une charge trop lourde. Il frappe avec ses poings. Ses pieds font un bruit sourd dans la carcasse vide de l'animal gonflé. D'une main engourdie il applique le cuir.

L'œil carré crie des pleurs.

L'œil carré hurle de peur.

Et Friedrich Nietzsche entend

Lui

Les larmes du cheval

Sous les coups secs qui pleuvent.

Et pour ces larmes qui ne furent pas pleurées, Friedrich Nietzsche abandonne les hommes.

Il embrasse la bête

Enlace le long cou et la tête trop étroite

Frotte son visage dur contre le velouté humide des naseaux qui palpitent. Des larmes petites se mêlent aux poils de l'animal

Sous les yeux effarés du petit bonhomme sec. C'est à ce cheval mort

Ou sur le point de l'être

Que Friedrich Nietzsche

Vint demander pardon

Au nom de l'humanité entière.

Il posa à ses pieds ses larmes et sa tête. Et s'écroula.

Certains disent que c'est le cocher lui-même qui le porta à son hôtel

Car depuis les trois mois qu'il hantait la ville, l'homme commençait à être familier. D'autres affirment qu'il fut sauvé par une jeune italienne qui s'était arrêtée pour regarder les larmes d'un homme se mêler à celles d'un cheval. D'autres enfin disent qu'on ne sait pas comment le philosophe regagna ses appartements...

Ce que l'on sait en revanche

C'est que Nietzsche se retira en lui pour les larmes de ce cheval :

Pendant les dix années qui le séparèrent de sa mort

Il cessa de parler et d'écrire.

Tout juste continua-t-il à jouer du piano.

Au nom de l'humanité toute entière Nietzsche était venu demander pardon.

2. Continuer à parler, continuer à écrire, continuer malgré tout c'est  
y croire encore  
croire que la langue,  
pourrait être autre chose qu'inanité sonore,  
croire en la langue, croire en son défaut et penser qu'il serait possible de le rémunérer,  
de la sauver de ce qu'elle rate,  
croire que dans cet échec et dans cet écart il y a un supplément qui rattraperait son  
erreur,  
croire que dans l'autre je rencontrerais autre chose qu'une distance, croire que le visage  
que me présenterait demain ne serait ni fausse monnaie ni promesse manquée, croire  
qu'autrui pourrait tendre les mains sans viser la joue et la frapper du poing, croire que  
solitaire on ne parlerait pas seul dans la nuit et qu'une voix nous y répondrait,  
et continuer à croire,  
à y croire, sans se persuader qu'on a besoin pour cela d'atteindre le compte  
se dire qu'à mots tapis et à force d'approximation on finirait par toucher au vrai,  
croire que minable on peut être grand,  
croire qu'entre chaque sanglot,  
il y aurait un murmure,  
croire qu'entre chaque silence,  
il y aurait un mot capable de le traduire,  
croire qu'entre chaque geste,  
il y aurait pu y avoir une caresse,  
croire qu'on peut encore croire en l'homme,  
essayer du moins,  
et s'en persuader,  
sans abolir et s'abolir de même,  
croire,  
et continuer encore,  
car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx  
avec ce seul objet dont le Néant s'honore.

3. Tel est, en effet, le risque que le misanthrope fait courir au théâtre, cette tentation du silence, cette tentation du désert, cette tentation de l'abolition :

*Rien.*



*Silence.*

*Désert.*

*Merci de votre visite.*

*Vos erreurs et vos remblais, vous êtes priés de les garder pour vous.*

Désir – naïf et fou – d'échapper au monde et à la langue – comme s'il existait un dehors où l'on pourrait se tenir –, rêve doucement caressé d'un langage qui serait tout à la fois intact et pur, langage qui serait comme ce gravier de la plage : on le glisserait dans les poches pour se souvenir de ce qu'on a vécu et comme on y était bien.

4. Autrement dit, le misanthrope désignerait cette fonction d'abolition du théâtre au cœur du théâtre lui-même, sa vulnérabilité, théâtre moral sans morale délivrée, théâtre d'une société sans société, théâtre exposé au risque du silence, au risque d'une scène poussée en ses dehors, par un plateau vidé de ceux qui l'occupaient, principe négatif, soustractif, force d'opposition, qui s'épuise de lui-même dans la répétition car le misanthrope est obstinément le même (il rogne, rechigne, s'énervé, s'irrite).

5. Le misanthrope révèle quelque chose du théâtre du monde, astre noir de la négativité, il dessine la découpe de ce que chacun regarde. À la différence pourtant de cette structure singulière de l'un qui se détache sur fond de groupe, structure propre à la société du XVII<sup>e</sup> siècle, l'âge moderne est celui de l'individualisme, structure de l'un où l'autre n'existe qu'à travers les besoins auxquels il répond et à travers les désirs qu'il comble et suscite.

6. De ce point de vue,  
Nous sommes tous des misanthropes.  
Et ce n'est pas un hasard si le XIX<sup>e</sup> siècle a vu se réévaluer positivement cette figure inassimilable auparavant.  
Cette réévaluation, pressentie et portée par Rousseau,  
Poursuivie ensuite par d'autres – Melville, Proust, Joyce  
Fait de la misanthropie la figure ontologique du capitalisme tardif,  
Celle d'une époque où l'individu roi ne peut être sauvé que par le rêve d'un destin qui donne sens à l'individualité la plus absolue.

Barbara Métais-Chastanier





Dans le fait de répéter, répéter, répéter, on fait surgir des choses.

Sonabilité de ~~parler~~ faire, réquer d'un claquement de doigts le théâtre, n'importe où.  
Capacité de ré-inventer, et ça se déplace,  
MAGIE.

Grandes œuvres → contiennent, en elles même  
les conditions de leur existence  
les limites de leur survie.  
"Je m'en vass - retiens - moi"

Rien de plus théâtral qu'un mec qui vient dire, j'arrête le théâtre.

Signer la fin - c'est commencer - se faire,  
rattraper par le drame et de la petite histoire,  
se prendre au jeu du non - jeu.

## LA SALLE D'ATTENTE

La pièce - est un peu comment on explore  
pas, mais on parle, on parle, on parle,  
on parle, sans jamais attendre l'exploration  
en tous cas, pas à commencer par un coup  
de poing <sup>mais</sup> plutôt voir comment on le  
retient, ou comment il est sous-tendu,  
il plonge sur les scènes, sans jamais se  
manifeste.

Les actes physiques, la violence est  
plus contenue.

Comme ~~des~~ <sup>une</sup> discussion ~~parlons~~ dans  
une salle d'attente.

"Il est facile d'être trop sérieux et  
difficile d'être sérieux"

THOMAS BERGMAN

Notre à plat les choses par l'attente.



Entendre tout dialogue avec, simple.

FELINI

→ jamais de prise de son dans ses films, tout en post-synché

GONARD

→ textes au prompteur, acteurs lecteurs

Stravinsky, sa technique en attendant le docteur, Le dentiste

### RAGE DE DENT D'ALGÈSTE

Il a la dent dure, une dent contre tous ceux qui passeront avant lui entre les mains du dentiste.

(Le dentiste est une femme.)

Le dentiste n'a pas mal, le dentiste à la distance on espère que dentiste qu'il va l'arracher la dent.

## TEXTE SU

Difficile le passage de l'apprentissage d'un texte, avec l'appropriation personnelle qu'il suppose, la familiarité, qu'on entreprend ensuite avec le texte. Délicat le passage au don qu'on se livre, versé en faire au metteur en scène à ses camarades de jeu et au public. Sur de le livrer - Brut mais pensé -

Accepter parler au rythme de l'écrite

Egoïsmes. On ne joue pas pour soi, on ne joue pas ce qu'on en a compris, on propose et on s'adapte.

On joue ~~les~~ les espaces, les pauses, les silences, les respirations, les échos, des résonances, les mots-dits, ~~les~~ les temps de l'écrite et de la compréhension

Concentration dans le xors // pas d'effet.

## Jean-Luc Godard, *Vivre sa Vie*, (1962)

Elle : Parler, alors, c'est un peu risquer de mentir ?

Lui : Oui, parce que le mensonge, c'est un des moyens de la recherche, je crois. Il y a peu de différence entre l'erreur et le mensonge. Naturellement nous ne parlons pas du mensonge cru ordinaire qui fait que je vais vous dire je viens à 5 heure et que je ne viens pas parce que je n'ai pas voulu venir demain à 5 heure. Vous comprenez, ça c'est des trucs... Mais le mensonge subtil, c'est souvent très peu distinct d'une erreur. Quelque chose... on cherche et puis on ne trouve pas le mot juste et c'est ce que vous disiez tout à l'heure c'est pour cela que ça vous arrivait de ne plus savoir quoi dire c'est parce que à ce moment là, vous aviez peur de ne pas trouver le mot juste, moi je crois que c'est ça

Elle : Oui mais comment être sûr de trouver le mot juste ?

Lui : Ben il faut travailler. Ça ne vient qu'à la force, dire ce qui faut, de façon à ce que soit juste, c'est à dire que ça ne blesse pas, que ça dise ce qu'il faut dire, que ça fasse ce qu'il faut que ça fasse, sans blesser, sans meurtrir.

Elle : Oui, il faut un peu essayer d'être de bonne foi. Une fois quelqu'un m'a dit : la vérité est dans tout, même un peu dans l'erreur.

Lui : C'est vrai, c'est vrai, c'est ce qu'on a pas vu tout de suite en France je crois au 17eme siècle, quand on a cru qu'on pouvait éviter l'erreur, notamment le mensonge, mais l'erreur, qu'on pouvait vivre dans la vérité, comme ça, directement. Je crois que c'est pas possible : Pourquoi il y a eu Kant, il y a eu Hegel, la philosophie allemande ? C'est pour nous ramener dans la vie à savoir nous faire accepter qu'il faut passer par l'erreur pour arriver à la vérité.

Craquer\*

Toute vie, dans sa course, est un processus de décomposition, mais les coups qui se chargent d'accomplir la partie dramatique du travail – les grands coups soudains qui viennent ou semblent venir de l'extérieur –, ceux dont vous souvenez et que vous rendez responsables de ce qui se passe, ceux dont vous parlez à vos amis dans des moments de faiblesse, ceux-là ne produisent pas leurs effets tous en même temps. Il existe un autre genre de coup qui vient de l'intérieur – que vous ne sentez qu'au moment où il est trop tard pour y remédier, qu'au moment où vous comprenez de façon irrévocable que jamais plus vous ne serez, à certains égards, un type aussi bien. Le premier genre de cassure semble se produire instantanément – le second se produit presque sans que vous le sachiez, mais vous en prenez conscience brutalement.

Avant que je ne me lance dans cette brève histoire, permettez-moi de faire une observation d'ordre général – la marque d'une intelligence de premier plan est qu'elle est capable de se fixer sur deux idées contradictoires sans pour autant perdre la possibilité de fonctionner. On devrait, par exemple, être capable de voir que les choses sont sans espoir et cependant déterminé à les faire changer.

Cette philosophie me convenait au début de ma vie d'adulte, quand je voyais l'improbable, le peu plausible et souvent même « l'impossible » se produire. La vie était quelque chose que vous

\* Paru dans *Esquire*, en février 1936. – *Crack-up* (titre original de ce texte) signifie certes « craquer nerveusement », mais aussi « rire » ou « faire rire ». Fitzgerald a certainement ce double sens en tête, si l'on en juge par son observation d'ordre général sur « la marque d'une intelligence de premier plan », quelques lignes plus bas.

FRANCIS SCOTT FITZGERALD, UN LIVRE À SOI

dominie si vous aviez un peu de talent. La vie pliait facilement devant l'intelligence et l'effort, ou la combinaison des deux dont vous étiez capable. Être un homme de lettres à succès était une entreprise qui paraissait romantique – vous ne seriez jamais aussi célèbre qu'une star de cinéma, mais la notoriété acquise serait probablement plus durable – vous n'auriez jamais le pouvoir d'un homme doté de fortes convictions politiques ou religieuses, mais vous seriez certainement plus indépendant. Bien entendu, dans l'exercice de votre métier vous resteriez à jamais insatisfait – mais, moi, je n'en aurais pas choisi d'autre.

Alors que les années vingt s'effaçaient, mes propres années les devançant de peu, mes deux regrets juvéniles – ne pas avoir été assez costaud (ou assez bon) pour être dans l'équipe de football de l'université et ne pas avoir été envoyé en Europe pendant la guerre – se sont réduits à des rêves éveillés puérils d'héroïsme imaginaire, tout juste susceptibles de m'aider à m'endormir au cours des nuits agitées. Les grands problèmes de la vie semblaient se résoudre d'eux-mêmes et s'ils devenaient trop compliqués à dénouer, vous étiez alors trop fatigué pour penser à des problèmes plus généraux.

La vie, il y a dix ans, était en grande partie une affaire personnelle. Je devais maintenir en équilibre le sens de la futilité de tout effort et le sens de la nécessité de la lutte ; la conviction de l'inévitabilité de l'échec et cependant la volonté de « réussir » – et, plus encore, entre le poids mort du passé et les hautes ambitions de l'avenir. Si j'étais capable de le faire en dépit des calamités courantes – domestiques, professionnelles et personnelles –, alors l'ego continuerait de voler comme une flèche, du néant vers le néant, avec une énergie telle que seule la pesanteur pourrait le faire tomber à terre.

Pendant dix-sept ans, à l'exception d'une année d'oisiveté délibérée et de repos dans ma ville natale, les choses se sont poursuivies de cette façon, toute tâche nouvelle n'étant qu'une perspective agréable pour le lendemain. Je ne me ménageais pas vraiment, mais je me disais : « Jusqu'à quarante-neuf ans, tout ira bien. Je peux compter là-dessus. Pour quelqu'un qui a vécu comme je l'ai fait, on ne peut pas en demander davantage. »

– Et puis, dix ans avant cette date fatidique, j'ai pris soudain conscience du fait que je m'étais fêlé prématurément.

## II

Il y a bien des façons pour un homme de se fêler – la tête peut se fêler et, dans ce cas, les autres vous retirent tout pouvoir de décision ; ou bien c'est le corps et il n'a pas d'autre choix que de se soumettre au monde incolore de l'hôpital ; ou encore le système nerveux. William Seabrook raconte avec un certain orgueil, dans un livre peu sympathique au dénouement de mauvais film, comment il a été contraint de recourir à la charité publique. C'est un effondrement de son système nerveux qui l'a conduit à l'alcoolisme ou qui y a contribué. Si l'auteur de ces lignes n'était pas à ce point exposé – n'ayant, à l'époque, pas eu le goût de boire plus d'une bière en six mois –, ses réflexes nerveux n'en étaient pas moins affectés – trop de colère et trop de larmes.

De plus, pour en revenir à ma thèse selon laquelle la vie sait faire varier ses offensives, la prise de conscience de la fêlure ne s'était pas produite à l'occasion d'un coup, mais d'un répit.

Peu de temps auparavant, j'étais assis dans le cabinet d'un grand médecin et j'écoutais une sentence assez grave. Avec ce qui m'a semblé, rétrospectivement, une certaine équanimité, j'ai vagué à mes affaires dans la ville où je vivais alors, sans me faire beaucoup de soucis, sans penser beaucoup à ce qui avait été négligé ou à ce qu'il allait advenir de telle ou telle chose qui dépendait de moi, comme le font les gens dans les livres ; j'avais une bonne police d'assurance et, de toute façon, je n'avais été qu'un médiocre intendat de la plupart des choses qui m'avaient été confiées, y compris mon propre talent.

Mais mon instinct me disait que je devais impérativement être seul. Je ne voulais absolument voir personne. J'avais vu tant de gens au cours de ma vie – j'étais moyennement sociable, mais cette moyenne avait tendance à grimper quand je pouvais identifier mes idées, mon destin et moi-même aux gens de toutes classes avec qui j'entraînais contact. J'étais constamment en train de sauver ou d'être sauvé – au cours d'une seule matinée, je passais par toutes les émotions qu'avait pu connaître Wellington pendant la bataille de Waterloo. Je vivais dans un monde d'ennemis insondables et d'amis et d'alliés inaliénables.



Mais je voulais à présent être absolument seul et je m'étais donc organisé pour m'isoler un peu des servitudes ordinaires.

Ce ne fut pas une époque malheureuse. Je me suis éloigné et les gens se sont faits plus rares. J'ai découvert que j'étais bien fatigué. Je pouvais rester coucher et j'en étais content, dormant ou somnolant parfois vingt heures par jour et essayant, dans les intervalles, de ne pas penser du tout – préférant faire des listes – je faisais des listes et je les déchirais, des centaines de listes : des officiers de cavalerie et des joueurs de football, des villes, des chansons populaires et des lanceurs de base-ball, des moments heureux, des loisirs et des maisons dans lesquelles j'avais vécu, des costumes depuis que j'avais quitté l'armée et des paires de chaussures (je n'ai pas compté le costume que j'avais acheté à Sorrente et qui avait rétréci, ni les chaussures vernies et la chemise de soirée que j'avais trimbalées pendant des années sans jamais les porter, parce que les chaussures avaient pris l'humidité et que le cuir s'était cloqué, et parce que l'amidon avait fait jaunir la chemise de soirée et son col). Et des listes des femmes qui m'avaient plu, et de toutes les fois où je m'étais laissé snober par des gens qui n'étaient pas meilleurs que moi, ni par la personnalité ni par le talent.

– Et soudain, étonnamment, je me suis senti mieux.

– Et je me suis fêlé comme une vieille assiette dès que j'ai entendu la nouvelle.

C'est la fin véritable de cette histoire. Ce qu'il convenait de faire à ce sujet allait devoir reposer dans ce qu'on appelait « la matrice du temps ». Qu'il suffise de dire que, au bout d'une heure passée à étreindre un oreiller, j'ai commencé à me rendre compte que j'avais passé les deux dernières années à puiser dans des ressources que je ne possédais pas, que je m'étais hypothéqué jusqu'au cou physiquement et moralement. Que représentait en comparaison le petit cadeau de la vie qui m'avait été rendue ? – alors que j'avais tiré fierté autrefois de la direction prise par ma vie, confiant que mon indépendance durerait.

J'ai compris que, au cours de ces deux années, afin de préserver quelque chose – un silence intérieur peut-être, peut-être pas – je m'étais sevré de toutes les choses que j'aimais, que chaque action de ma vie, du brossage de dents le matin au dîner avec un ami, était devenue un effort.

Je me suis aperçu que depuis longtemps je n'avais plus aimé les gens et les choses, me contentant de la vieille routine grinçante consistant à faire semblant d'aimer. Je me suis même rendu compte que mon amour pour mes proches était devenu une simple tentative d'aimer, que mes rapports ordinaires – avec un rédacteur en chef, un marchand de tabac, l'enfant d'un ami – se réduisaient à ce que je me souvenais devoir faire, d'après une autre époque. Au cours du même mois, des choses comme le son de la radio, les publicités dans les magazines, le grincement du train sur les rails, le silence absolu à la campagne, me remplissaient d'amertume – la douceur humaine me rendait méprisant, la dureté me poussait immédiatement (même si c'était secrètement) à être querelleur – détestant la nuit quand je ne pouvais pas dormir et détestant le jour parce qu'il conduisait à la nuit. Je dormais sur le flanc parce que je savais que plus vite j'aurais fatigué mon cœur, ne serait-ce qu'un peu, plus vite viendrait l'heure bénie du cauchemar, la catharsis qui me permettrait de mieux affronter le lendemain.

Je pouvais encore regarder certains endroits, certains visages. Comme la plupart des gens du Middle West, je n'avais jamais eu ou presque de préjugés racistes – j'avais toujours éprouvé un secret désir pour les adorables blondes scandinaves qui s'asseyaient sur les vérandas à Saint Paul, mais qui n'avaient pas encore atteint la frange économique qui leur aurait permis de faire partie de ce qui était alors la bonne société. Elles étaient trop gentilles pour être des « poules » et trop récemment sorties de la campagne pour avoir une place au soleil, mais je me souviens d'avoir fait le tour de leurs pâtés de maisons pour simplement apercevoir leurs cheveux brillants – le choc éblouissant d'une fille que je ne connaissais jamais. Ce sont des choses qui ne se disent pas. Qui nous éloignent du fait que, ces derniers temps, je ne supportais plus de voir des Celtes, des Anglais, des Hommes politiques, des Inconnus, des Virginiens, des Noirs (à la peau sombre ou pas), des Chasseurs, des Vendeurs et des Intermédiaires en général, n'importe quel écrivain (j'évitais très soigneusement les écrivains parce qu'ils sont capables de prolonger les ennuis comme personne) – et toutes les classes en tant que classes et la plupart des gens en tant que membres de leur classe...

Pour tenter de m'accrocher à quelque chose, j'aimais les docteurs et les petites filles jusqu'à l'âge de treize ans, et les petits garçons

bien élevés à partir de l'âge de huit ans. Je pouvais trouver la paix et le bonheur avec ces rares catégories de gens. J'ai oublié de dire que j'aimais les hommes vieux – les hommes de plus de soixante-dix ans, parfois même soixante ans quand ils avaient des visages suffisamment ridés. J'aimais le visage de Katharine Hepburn à l'écran, en dépit de ce qu'on disait de sa prétention, et celui de Miriam Hopkins, et ceux de mes vieux amis à condition de les voir une fois par an et d'être en mesure de me souvenir de leur fantôme.

Sous-alimenté et assez inhumain tout ça, n'est-ce pas ? Hé bien, les enfants, ça, c'est indéniablement ce qu'on appelle craquer.

Ce n'est pas un joli tableau. Inévitablement, il a été trimbalé ici et là dans son cadre et soumis à l'appréciation de divers critiques. L'un d'eux peut être adéquatement décrit comme la personne dont la vie donne à celle de quiconque une allure de mort – même cette fois-ci, quand on lui a donné le rôle assez peu séduisant de la consolatrice de Job. En dépit du fait que cette histoire est terminée, permettez-moi de consigner notre conversation à titre de post-scriptum en quelque sorte :

« Écoute, au lieu de t'apitoyer sur ton sort... », a-t-elle dit (elle dit toujours « Écoute » parce qu'elle réfléchit avant de parler – elle réfléchit vraiment). Elle a donc dit : « Écoute. Imagine que la fêlure n'ait pas été en toi – imagine que c'est le Grand Canyon qui se soit fêlé. »

« La fêlure est en moi », ai-je dit héroïquement.

« Écoute ! Le monde n'existe que par tes yeux – par l'idée que tu t'en fais. Tu peux en faire ce que tu veux, immense ou minuscule. Et tu t'acharnes à vouloir être un petit individu misérable. Mon Dieu, si jamais je devais me fêler, j'essaierais de faire éclater le monde avec moi. Écoute ! Le monde n'existe qu'à travers la façon dont tu l'appréhendes, et donc il vaut bien mieux dire que ce n'est pas toi qui es fêlé... c'est le Grand Canyon. »

« Bébé a bien avalé tout son Spinoza ? »

« Je ne connais rien à Spinoza. Je sais... » Elle a alors parlé de ses malheurs à elle, qui semblaient, dans le récit qu'elle en faisait, avoir été plus pénibles que les miens, et expliqué comment elle les avait affrontés, surmontés, dépassés.

J'ai réagi vaguement à ce qu'elle a dit, mais je suis un homme qui pense lentement et, au même instant, il m'est venu à l'esprit que, de

toutes les forces naturelles, la vitalité est la plus incommunicable qui soit. À l'époque où le jus circulait en moi comme un article libre de droits de douane, j'essayais de le distribuer – mais toujours sans succès ; pour mélanger encore les métaphores, la vitalité ne « prend » jamais. Vous en avez ou pas, comme la santé ou les yeux marron, l'honneur ou une voix de baryton. J'aurais pu lui en demander un peu, bien empaquetée et prête à être réchauffée à la maison et digérée, mais je n'en aurais jamais obtenu – pas même si j'avais attendu mille heures, la timbale de mendiant à la main. Je ne pouvais que m'éloigner de chez elle, en me déplaçant prudemment comme un plat fêlé, vers le monde d'amertume dont j'allais faire ma demeure avec les matériaux qui s'y trouvent – en citant pour moi-même, une fois sa porte franchie :

« Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel vient à s'affadir, avec quoi le salera-t-on ? » [Matthieu 5, 13.]



# HIER

Mercredi 20 novembre 2013

## Atelier de transmission

2 comédiens (Benoit et Chloé A.)

3 participants (Areg, Evelyne, Céline)

Un premier temps de discussion retrace l'évolution des représentations et du projet. Un intérêt particulier est porté sur le « Morbleu » et ses conséquences sur les personnages (notamment Philinte). Puis, est transmise la scène d'Oronte telle qu'elle est jouée en ce moment. Céline propose de jouer métaphoriquement la fin de la scène entre Oronte et Alceste : les bouquets de fleurs deviennent alors des raquettes de tennis et les répliques se transforment en balles que l'on se renvoie avec force. Et enfin, la dernière heure est consacrée à la scène d'Éliante et Philinte, où Evelyne imagine un Philinte qui n'est obstiné qu'à embrasser la pauvre Éliante.

## Réunion

Cette réunion permet de faire un retour sur l'expérience de ces cinq derniers mois. Les comédiens regardent l'importance d'un tel projet avec le désir de retravailler ensemble et de garder en tête des éléments qui leurs semblent important quant au théâtre et à l'avenir.

## Répétition

Après une réunion qui dure plus longtemps que prévue, et une ambiance plutôt décontractée, l'équipe a tout juste le temps de faire une italienne suivie d'un retour de notes détaillées.

## Représentation

81 spectateurs.

Si la représentation se passe bien, il apparaît nécessaire de retendre l'ensemble : la pièce ne doit pas donner le sentiment que les personnages s'installent dans les situations mais bien plutôt qu'ils se trouvent toujours dans un lieu de passage, susceptibles d'être surpris et donc observés ou interrompus.

Sara Ferroud



